

Alexandra Mongeau
Isabelle Marjorie Tremblay

MON PÈRE, MOM ET MOI

Le récit inédit de la fille
de Maurice Boucher

CHAPITRE 1

NÉE DANS UN MONDE DE SECRETS

On ne choisit ni sa famille ni ses origines. On ne choisit pas davantage sa ville natale et son quartier. Et personne ne choisirait de naître au cœur d'un univers criminel. Aujourd'hui, Alexandra en est pleinement consciente: le 18 décembre 1989, elle a vu le jour dans un monde à part, un monde fait de secrets et de contradictions. Ce jour-là, justement, son père Maurice Boucher est incarcéré pour tentative de vol.

Les premières années de sa vie se déroulent à Montréal, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, plus précisément au coin des rues Joliette et La Fontaine. Jadis ouvrier et florissant, ce coin de ville s'est transformé, au tournant des années 1980 et 1990, en un faubourg rongé par la précarité et la criminalité.

Les souvenirs qu'elle garde de cette époque sont flous, comme le sont souvent les souvenirs qui remontent à la petite enfance, mais empreints de douceur. Dans ce modeste triplex, tout près de l'appartement de sa grand-mère maternelle, règne une ambiance chaleureuse que rien – pour l'instant – ne semble pouvoir déranger. Sa mère et sa grand-mère forment, à ce moment-là, son noyau familial, le cœur de son univers affectif.

Comme elle travaille de nuit dans les bars, sa mère laisse souvent Alexandra sous la garde de sa propre mère. Le soir venu, depuis le balcon du deuxième étage, la petite fille s'installe tout contre sa grand-mère et observe le spectacle de la rue. Le regard de l'enfant s'émerveille devant ce quotidien qui, aux yeux des adultes, serait considéré comme triste ou inquiétant. Pour elle, la vie vue du balcon ressemble à un film !

Vers l'âge de quatre ou cinq ans, j'ai commencé à ressentir un malaise diffus face à la misère que j'apercevais. J'ai vu des gens ivres ou drogués tituber, crier sans raison dans la rue. Des prostituées à deux pas de chez nous... Les sirènes de police résonnaient jour et nuit. Cette drôle de faune a été la toile de fond de mon enfance. Aujourd'hui, je me rends compte que ce décor n'était pas approprié pour une enfant.

Il y avait aussi, sur ce balcon, les confidences de ma grand-mère, parfois troublantes. Dévouée et aimante, mais elle-même fragile, elle avait la bouteille facile. Dans ses moments d'ivresse, elle me parlait de mon père : un homme que plusieurs craignaient, disait-elle, et un criminel entretenant de mauvaises fréquentations. Ces paroles lourdes de sous-entendus me rendaient triste, même si elles m'étaient plutôt incompréhensibles à l'époque.

Mais ce qui m'amenait le plus souvent sur ce balcon, c'était ce désir si fort de voir apparaître mon père au coin de la rue. Je me souviens que, dès qu'il m'apercevait, perchée là, dans l'attente de son retour, il m'adressait aussitôt un signe de sa grosse main et arborait son plus large sourire.

Et moi, j'étais tellement heureuse. Mon père, Maurice Boucher, venait de rentrer à la maison après quelques jours d'absence.

Mon père travaille dans les mines

À la naissance d'Alexandra, en décembre 1989, l'homme, alors dans la mi-trentaine, possède déjà un lourd passé criminel, marqué par plusieurs condamnations. Mais c'est en tant que chef de la section des Nomads, chapitre québécois des Hells Angels, qu'il s'impose au début des années 1990 comme le principal suspect dans de multiples affaires de crimes violents, de trafic de drogue et de meurtres. Il fait les gros titres des journaux autant pour ses démêlés avec la justice que pour son rôle central dans la guerre des motards, un conflit sanglant entre groupes criminels. Mais pour sa fille Alexandra, trop jeune encore pour encaisser la vérité, son père est tout simplement occupé, car il travaille dans les mines. Du moins, c'est ce que les adultes autour d'elle lui font croire pour expliquer ses absences.

Pourtant, lorsqu'Alexandra parle de ces années-là, son regard s'illumine.

Il était peu présent et je m'ennuyais de lui. Chaque fois qu'il rentrait à la maison, c'était la fête. Il était réellement heureux de nous voir, ça se sentait. Il pouvait jouer de longues heures avec moi sur le tapis du salon, sans se fatiguer. Nous avons une belle relation. Ce n'est peut-être pas la première image qui vient en tête lorsqu'on parle de mon père, je sais, mais c'est la mienne. Somme toute, j'ai eu une enfance heureuse.

* * *

Alors que la guerre des motards atteint son paroxysme, la famille Mongeau-Boucher décide d'aller s'installer sur la Rive-Sud de Montréal, à Boucherville.

Quand j'avais cinq ans, j'ai dû dire au revoir à mes amies d'Hochelaga-Maisonneuve pour aller vivre en banlieue. Ma mère répétait souvent qu'elle ne voulait pas nous élever dans ce monde de délinquants. Disons qu'à ce moment-là, le quartier n'était pas le milieu idéal pour l'épanouissement d'un enfant. C'était quelques années avant la mort du petit Daniel Desrochers, qui a eu lieu, justement, pas très loin de chez nous.

Je dirais que c'est peut-être autour de cet âge que mes premières prises de conscience ont émergé.

Une maison truffée de cachettes

La nouvelle maison, à Boucherville, a tout pour plaire. Charmante, avec une cour spacieuse, elle réjouit toute la famille. Finis, les appartements étroits ! Ni trop grande ni trop petite, elle se fond dans le paysage. C'est une maison ordinaire en briques beiges, banale au premier coup d'œil, typique de la municipalité. Mais cette normalité n'est qu'une façade. En réalité, cette maison est tout sauf ordinaire : elle dissimule des secrets. Elle est criblée de silences lourds, de paroles échangées entre deux portes, de liasses de billets glissées ici et là, de cachettes de tout acabit.

Avant le déménagement, Maurice Boucher a fait appel à un ébéniste et à quelques ouvriers du bâtiment pour rénover sa nouvelle maison. L'ébéniste, homme plutôt discret, vient fréquemment rencontrer Boucher. Ensemble, ils étudient des plans et discutent à voix basse, en privé. Eux seuls connaissent la véritable nature des travaux en cours.

Dans ma maison, il y avait des cachettes partout. Je me souviens entre autres de cet immense miroir au-dessus

du foyer du salon qui dissimulait un coffre. Pour y avoir accès, il fallait introduire une longue tige dans un petit trou et appuyer sur un bouton sous le foyer. Dans le sous-sol, si on tirait sur une autre petite tige sortant du mur, un pan de bibliothèque s'ouvrait. Bien sûr, il m'était formellement interdit d'ouvrir ces cachettes, et j'obéissais.

En fait, ce n'est pas tout à fait vrai : j'ai osé fouiller une fois. Je devais avoir six ou sept ans. Dans la chambre à coucher de mes parents, je suis grimpée sur une commode et j'ai ouvert un tiroir en hauteur, dans lequel se trouvait une arme – un pistolet noir. Je me souviens parfaitement de sa texture rugueuse et surtout de son poids. Ce n'était pas un jouet d'enfant ! J'ai eu peur d'être prise en flagrant délit et je l'ai remise silencieusement à sa place, sans en parler à personne, jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai d'ailleurs jamais retouché à une arme depuis.

* * *

À la maison, personne ne parle jamais des dangers – des armes, de la drogue, de l'argent – qu'une vie criminelle peut entraîner. Parfois, la mère d'Alexandra s'emporte contre son père et le supplie d'être prudent pour la sécurité des enfants... Mais ces derniers n'ont, bien sûr, aucunement connaissance de ces discussions.

Beaucoup plus tard, ma mère m'a d'ailleurs raconté quelques histoires. Comme cette fois où mon père a dissimulé une bombe et une mitraillette dans un compartiment secret de la maison sans qu'elle le sache. Des policiers sont venus fouiller chez nous et, par chance,

n'ont pas remarqué la cachette. Mais, après leur départ, ma mère a découvert le contenu du compartiment... Elle était furieuse contre mon père pour cette imprudence.

Depuis que je suis mère, je réalise à quel point cette situation devait être difficile pour elle. Elle tenait plus que tout à assurer notre sécurité, à mon jeune frère et à moi, mais aimait malgré tout mon père. Encore aujourd'hui, je crois qu'il reste le grand amour de sa vie.

Une enfance sous haute surveillance

Ce qui surprend aussi dans la maison d'enfance d'Alexandra, c'est l'omniprésence des écrans de caméras de surveillance. Dans le sous-sol, dans le salon, dans la chambre des parents. Une dizaine de caméras encerclent la maison pour filmer en permanence la rue, la cour, le toit. Il y a aussi des détecteurs de mouvements qui se déclenchent au moindre bruissement de feuilles. Ils sont accompagnés d'un timbre sonore, qui retentit jour et nuit. Lorsqu'il est de passage chez lui, Maurice Boucher a donc une vue à trois cent soixante degrés du voisinage.

Le soir, tel un père aimant, il se rend dans la chambre d'Alexandra pour lui raconter des histoires en lui apportant un lait au chocolat... juste avant de dormir ! Ces moments de complicité et de réconfort constituent des souvenirs précieux pour elle. Elle ignore alors les atrocités qui se déroulent dans les tranchées de la guerre des motards, dans laquelle son père et ses nombreux amis sont impliqués.

Dans ces moments simples entre un père et sa fille, nous étions parfois interrompus par un « ding » signalant du mouvement à l'extérieur. Il pouvait simplement s'agir

d'une voiture qui passait, mais aussitôt mon père quittait ma chambre en m'embrassant et en me souhaitant bonne nuit. Puis, il allait jeter un coup d'œil aux écrans, et parfois même à la fenêtre. Moi, je m'endormais en toute quiétude, sans me douter que, peut-être, il tenait une arme dans ses mains à ce moment-là.

Aujourd'hui, je comprends qu'il devait être extrêmement méfiant et paranoïaque avec tous ces gens qui voulaient lui faire la peau. Mais, à l'époque, je n'en savais rien, car nous étions tenus à l'écart de ce monde interlope, mon petit frère et moi.

Ce que je peux dire, par contre, c'est que je me sentais en sécurité avec lui. Pour moi, mon père, c'était le plus grand et le plus fort ! Au-delà de son physique imposant et de ses airs de dur à cuire, j'entendais souvent des blagues à son sujet, des commentaires sur le fait que personne n'osait le contredire. Il dégagait, selon certains, une aura de leader. Sans que je connaisse le contexte, la manière dont ses amis se comportaient avec lui réaffirmait la puissance qu'il incarnait. Jamais je ne me suis sentie en danger en sa présence. Au contraire. Et pourtant, il mettait quand même nos vies en danger au quotidien avec ses choix de vie.

Mon grand frère Francis

Peu après le déménagement à Boucherville, la petite Alexandra apprend l'existence de ses deux frères aînés, nés d'une relation précédente de son père. En repensant à son demi-frère Francis, Alexandra garde le souvenir d'une relation complice, plutôt amusante, malgré le caractère rebelle de ce dernier. Pour elle, il a toujours été le grand frère *cool*. Même ses quelques amies le

trouvaient *cute*. Toujours souriant, blagueur, il avait une manière unique de la taquiner.

Il lui arrivait parfois de me garder. Et pendant ces soirées-là, il adorait me faire écouter des films d'horreur... souvent trop épeurants pour une enfant de mon âge ! Juste avant de partir, il me murmurait à l'oreille qu'il y avait peut-être un monstre caché sous mon lit. Il s'en allait en riant aux éclats. Je riais aussi... mais je finissais souvent dans le lit de ma mère !

Francis riait comme mon père. Fort et sans retenue. Comme s'ils se moquaient du sérieux du monde. Ils faisaient ça, tous les deux : banaliser, dédramatiser, tout tourner à la blague. Et étrangement... ça leur conférait beaucoup de charisme.

Il entrait aussi souvent de façon précipitée dans la maison, fermait les stores de toutes les fenêtres, fouillait dans les diverses cachettes pour y prendre je ne sais quoi, alors que je me préparais à partir pour l'école primaire, le matin. Les stores étaient souvent baissés chez nous, à bien y repenser.

Je considère que Francis a été celui qui a été le plus affecté par la vie de mon père. Il a été exposé très tôt à l'illégalité et il est d'ailleurs tombé très jeune dans la délinquance. Puis il a suivi les traces de « Mom » Boucher, son père, devenu son leader. Mon autre demi-frère et mon petit frère n'ont pas emprunté la voie de la criminalité.

Je suis longtemps restée attachée à Francis, même lorsqu'il s'est retrouvé en prison. J'allais le visiter ou on s'envoyait des lettres. Pour moi, il restait mon grand frère, malgré tout. Maintenant, je n'ai plus aucun contact avec lui.

LE PARCOURS CRIMINEL DE FRANCIS

Né le 11 avril 1976, Francis est le premier enfant de Maurice Boucher. Dès l'adolescence, il rejoint un groupe de skinheads. Il devient par la suite membre du Ku Klux Klan, une organisation adoptant les idéologies de la suprématie blanche, fondée aux États-Unis. Vers l'âge de quinze ans, il s'initie également au trafic de drogue, activité qu'il poursuivra durant les années 1990, en pleine guerre des motards. Il intègre aussi plus tard les Rockers, club-école des Hells Angels instauré par son père en 1992. En 2001, Francis Boucher est arrêté pour complot de meurtres et gangstérisme. Il est condamné à dix ans de détention.

Quand la police rend visite

Avant sa sentence à vie reçue le 5 mai 2002, Maurice Boucher est accusé et détenu à quelques reprises. En mars 1995, il est arrêté pour port d'arme illégal et écope de quatre mois de prison. Alexandra n'a que cinq ans lorsque cette descente a lieu. Comme Maurice Boucher n'est pas à la maison ce matin-là, il ne se fera pas arrêter sur place.

Il est très tôt, le soleil est à peine levé. Au bungalow de Boucherville, les policiers sonnent à la porte, munis d'un mandat de perquisition leur permettant de fouiller la maison. Alexandra, son frère encore bébé et sa mère dorment à poings fermés.

Ma mère est venue me réveiller. Une policière se tenait derrière elle. En voyant son regard troublé, j'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Elle m'a demandé de me lever et m'a dit qu'une amie à elle allait venir me chercher pour me conduire à l'école. Elle devait

rester à la maison pendant que les policiers effectuaient la perquisition.

Pendant ce temps, j'ai commencé ma journée d'école comme si de rien n'était. J'ai tout gardé pour moi. Je me suis repliée sur moi-même et j'ai ravalé mes inquiétudes et mon incompréhension. Pourquoi la police était-elle à la recherche de mon père ? J'aurais aimé le savoir, mais chaque fois que j'osais poser la question, on évitait le sujet ou on me servait des réponses nébuleuses : « Ah, c'est parce qu'il n'a pas payé ses contraventions. »

À la suite de cette arrestation, j'étais sous le choc. Mon père avait été arrêté et ma mère était dévastée. À cinq ans seulement, je devais jouer un rôle qui ne m'appartenait pas : consoler ma mère. Je ne savais pas quoi penser. Je pleurais aussi en cachette parce que je m'ennuyais de mon père, mais je me sentais responsable du bien-être de ma mère. Malgré moi, je voulais l'aider.

Après quelques mois, mon père est revenu. Ma mère a retrouvé sa bonne humeur. Et tout est revenu au beau fixe.

De beaux et de moins beaux souvenirs

Parmi les souvenirs d'enfance les plus précieux qu'Alexandra garde en elle, avant que tout bascule, il y a les visites de son père à la garderie où ce dernier se déguisait et s'amusait à jouer au père Noël ! Difficile à imaginer, non ?

Mais il y a aussi ceux dont elle se souvient pour les mauvaises raisons. Comme cette sortie manquée au cinéma, lors de laquelle une scène de film s'est déroulée dans la réalité ! Et dans

laquelle, sans le vouloir, chacun a été acteur : la jeune fille, sa mère, son père et son petit frère.

Le ciel commençait à se teinter de rose lorsque nous nous sommes garés et sommes sortis du véhicule. Nous traversons le stationnement, heureux d'être ensemble, tout simplement. Mais soudain, mon père, d'un air sérieux, a jeté un regard rapide derrière lui, puis, d'un ton sec, a murmuré à ma mère de nous ramener à la voiture. Immédiatement.

Il avait remarqué un homme qui nous suivait de trop près, depuis trop longtemps. Nous avons obéi sans poser de questions. Nous savions qu'il était préférable de ne rien dire, même si nous aurions bien aimé savoir ce qui se passait.

Dans la voiture, mon frère et moi étions déçus d'avoir raté notre film, tandis qu'à l'avant, ma mère laissait éclater son inquiétude devant mon père, silencieux, qui gardait les yeux rivés sur la route, en alerte. Il avait vu l'homme et il avait senti le danger. Je crois que sa tête était mise à prix à cette époque-là.

« Pas question que ma fille se fasse "sauter" dans ta cour »

— Allô ! Est-ce que Laurianne est là, s'il vous plaît ? demande Alexandra d'une petite voix.

Âgée de sept ans, elle profite de cette belle journée d'été pour inviter sa voisine à venir jouer dans sa piscine. Timide et pas très sûre d'elle, Alexandra a peu d'amies, et ce simple geste

lui demande beaucoup de courage. Encouragée par sa mère, elle a pris quelques grandes respirations, rassemblé ses forces, puis s'est avancée lentement jusqu'à la porte d'entrée. Elle a tendu la main vers la sonnette.

Quelques secondes plus tard, la porte s'est ouverte sur le père de Laurianne, un homme imposant, un colosse :

- T'es Alexandra ?
- Oui. J'aimerais ça inviter Laurianne chez moi pour se baigner dans ma piscine.
- Non, merci.
- Ah...
- Il n'est pas question que ma fille aille jouer avec toi et qu'on prenne le risque qu'elle se fasse « sauter » dans ta cour.

Le voisin, policier de métier, n'apprécie visiblement pas la présence de la famille Boucher dans le voisinage. Sur ses gardes, il lui referme abruptement la porte au nez.

J'étais tétanisée. J'en ai déduit que se faire « sauter » signifiait « exploser ». Je me suis mise à courir en pleurant. Pourquoi il m'a dit ça ? Je suis rentrée chez moi, humiliée d'avoir été ainsi rejetée... J'étais trop jeune pour comprendre que cette remarque maladroite faisait référence au climat de peur qui régnait au Québec, climat lié à mon père. Oui, mon père faisait la une, et la guerre des motards continuait, mais comme je n'avais pas le droit de regarder la télévision, je baignais dans l'ignorance.

S'il y a une chose que j'ai trouvée difficile en grandissant, c'est bien d'être ostracisée parce que j'étais la fille de mon père. Et je sais que ce rejet, plusieurs enfants qui

grandissent dans des familles de criminels le subissent.
Du rejet et de la honte.

* * *

Pour Alexandra, cet événement, encore clair dans sa mémoire, a cristallisé un aspect de sa personnalité : la méfiance. Plusieurs autres expériences l'ont poussée à se méfier des autres, mais celle-ci a été marquante et fondatrice. C'est là que sa confiance fragile s'est effritée et qu'elle a commencé tranquillement à se replier sur elle-même et à éprouver un certain dégoût du monde.

L'univers du crime bouillonnant autour d'elle a alors laissé sa première marque. Et même si elle n'avait conscience que de la pointe de l'iceberg, ce qui restait immergé allait être découvert tôt ou tard.

En effet, au-delà des anecdotes, tout ce qui se révélera à elle peu à peu au fil des années, ce qu'elle décrit comme autant de coups à encaisser, contribuera plus tard à sa propre chute, à sa lente descente aux enfers.

Découvrir la double vie

Le Domaine de Rouville, camping et centre d'activités de plein air situé à Saint-Jean-Baptiste, au pied du mont Saint-Hilaire, en Montérégie, est un vaste terrain vert, très bien aménagé, idéal pour les familles qui souhaitent camper en VR ou dans une tente. On y trouve un beau lac ainsi que plusieurs installations, comme une piscine, un parc avec de grands modules, une salle de spectacle...

C'est là qu'Alexandra, depuis qu'elle est toute petite, passe une partie de ses étés avec sa mère et sa grand-mère. Son père

y vient aussi de temps à autre pour un barbecue en famille ou tout simplement pour embrasser sa mère. Ses cousins, cousines et amies de l'extérieur la visitent aussi à l'occasion.

Ce qu'Alexandra aime par-dessus tout, c'est passer des heures à bondir sur le trampoline avec ses amies, à rire aux éclats et à se confier comme le font les petites filles de onze ans. Allongées côte à côte, le souffle court, loin des adultes, elles partagent leurs petits et grands secrets. Le regard perdu dans le ciel, le trampoline devient le cœur de leurs confidences et la scène vivante de leurs échanges complices.

Parmi les amies qui viennent lui rendre visite, il y a Anaïs [nom fictif], une amie d'Hochelaga-Maisonneuve qu'elle ne voit que l'été depuis qu'elle a déménagé à Boucherville.

Un soir, la mère d'Alexandra vient la chercher au trampoline pour le souper. Tout à coup, Alexandra voit Anaïs se figer, baisser les yeux et sembler confuse. Puis, alors qu'elles sont toujours étendues là à contempler le ciel, son amie lui dit :

- Ta mère... elle n'était pas blonde ?
- Euh, non, ma mère a les cheveux foncés...
- J'ai vu la femme à « Mom », et elle est blonde.
- Ma mère n'a jamais été blonde.
- Je l'ai vue à Sorel, ta mère, blonde.
- Ma mère a toujours eu les cheveux noirs. Elle n'a jamais eu les cheveux blonds...
- Je connais ta famille, tes frères et ton père, Maurice Boucher. Mais ta mère, ce n'est pas la femme que j'ai vue avec ton père.
- Ah...

Ce que je savais déjà, c'est que mon père avait été dans le passé avec une autre femme, avec qui il avait eu mon demi-frère Francis. Pour moi, c'était clair, accepté. Mais

là, une autre réalité m'a frappée de plein fouet : mon père trompait ma mère et avait une maîtresse.

Je ne savais pas quoi penser à propos de ce que je venais d'apprendre. En silence, je suis retournée auprès de ma mère. Je n'ai rien dit. J'ai gardé la nouvelle pour moi. Autour du feu, ce soir-là, je me suis refermée. Je disais que j'étais fatiguée, mais, en vérité, j'étais bouleversée. Les mots ne venaient pas. Moi qui croyais si fort en l'amour entre mes parents... Je les avais toujours vus heureux et amoureux. Mon père arrivait souvent avec des bouquets de roses à la maison ! Comment cela pouvait-il être vrai ?

Dans les jours qui ont suivi, je me suis mise à détester mon père de faire ainsi du mal à ma mère. Je me sentais perdue, tiraillée entre eux deux. Une part de moi aurait préféré ne rien savoir du tout. Mais maintenant, c'était trop tard ! J'étais coincée avec cette vérité, comme un poids que je n'avais pas choisi de porter.

J'avais l'impression de détenir un immense secret, qui briserait le cœur de ma mère. Je me demandais sans cesse si je devais lui dire ou me taire. C'était un dilemme bien trop grand pour une enfant de onze ans aussi sensible que je l'étais.

Quelques jours plus tard, une fois le choc absorbé, j'ai pris mon courage à deux mains. J'ai attendu le moment opportun et j'ai entraîné ma mère derrière notre roulotte, à l'abri des regards. Les yeux baissés vers le sol, d'un ton solennel, j'ai murmuré ce qui me semblait la pire des révélations à lui faire : « Maman, papa te trompe. »

Je m'attendais à des sanglots, à de la colère, à ce qu'elle s'effondre, mais elle n'a pas bronché. Elle est restée étonnamment calme, presque détachée. Puis elle m'a dit : « Alex, je suis la deuxième femme de son père. Il

est toujours en relation avec la mère de tes deux grands frères, et c'est ben correct comme ça.»

Mon père avait donc deux familles, deux maisons. Une à Contrecœur, où il passait quatre jours par semaine, et une autre à Boucherville avec nous, trois jours par semaine. Il ne travaillait pas dans les mines, finalement... Il avait seulement une double vie et il partageait son temps. En parallèle.

Et puis, il y a eu ce mot : maîtresse. Ce mot que j'ai compris trop tôt dans ma vie en apprenant que ma mère n'avait jamais été la femme, mais bien la maîtresse de Maurice Boucher.

J'en ai voulu à mon père de nous avoir menti. Chaque semaine. Chaque mois. Depuis toujours. Et surtout, je me suis mise à douter. Est-ce que je connaissais vraiment cet homme qui partageait sa vie entre deux foyers ?

Même si j'étais stupéfaite de voir que ma mère n'accordait pas plus d'importance que ça à cette nouvelle, je lui suis reconnaissante d'avoir demandé les services d'une psychologue pour enfants, afin de m'aider à accepter la situation. Car, en effet, je m'étais sentie trahie en constatant que je n'étais peut-être pas le centre de la vie de mon père autant que je le croyais.

DES ENFANCES GÉNÉRALEMENT HEUREUSES

Afin de mieux comprendre le développement psychologique des enfants issus de familles criminalisées, nous avons fait appel à une psychologue qui œuvre auprès d'enfants et experte psycholégale. Forte de ses quarante-cinq années de pratique clinique, celle qui préfère conserver son anonymat pour des raisons de

confidentialité a développé une expertise tant du milieu criminel qu'en matière de garde d'enfants et de suivi psychologique auprès d'enfants, d'adultes et de familles criminalisées.

Tout d'abord, la psychologue mentionne que plusieurs enfants dont les parents ont été actifs au sein du crime organisé affirment avoir vécu une enfance généralement heureuse. Ces enfants ont souvent grandi en groupes avec les amis et partenaires (appelés oncles et/ou cousins) du père criminel, entourés d'amour, dans les partys, les folies, les rires et un sentiment d'appartenance à cette communauté. Souvent ces enfants, qu'ils soient très jeunes ou adolescents, profitent du mode de vie aisé du père - voyages, restos, cadeaux, voitures de luxe, cadeaux ostentatoires et privilèges auxquels n'ont pas souvent droit les autres enfants de leur âge ou de leur réseau social. Ils n'en veulent pas à leur parent ; au contraire, ils ne sont souvent pas au courant de l'ampleur de l'implication criminelle de leur père.

Parfois, des liens forts se développent avec les nombreux adultes qui gravitent dans leur réseau. Ils deviennent partie prenante de leur famille. Les enfants sont souvent gardés loin des nouvelles de la télé (ce qui est beaucoup plus difficile aujourd'hui avec Internet).

Les proches qui ne sont pas criminalisés doivent souvent taire leurs questions et fermer les yeux. Alexandra l'a rapidement intégré. Des réponses nébuleuses ou qui dérivent en plaisanteries, la jeune Alexandra en a reçu plusieurs lorsqu'elle tentait d'en savoir plus sur la vie de son père. Chaque fois, on coupait court aux explications. D'ailleurs, l'apprentissage de la loi du silence fait partie des valeurs familiales qui lui ont été transmises dès son plus jeune âge.

Après de nombreuses années de travail auprès d'enfants provenant de parents criminalisés ou non, la psychologue constate qu'ils prennent connaissance petit à petit de certains non-dits. Parfois,

c'est par l'entourage, par les médias ou par Internet que certains enfants apprennent le statut de leur père. Alors, c'est un choc. Les conséquences sur leur développement peuvent être désastreuses. Certains choisiront de faire comme leur parent ou encore voudront venger sa mort si, par exemple, le père a été assassiné. Tandis que d'autres se rebelleront et rejetteront tout ce qu'il représente.

Toutefois, dans ce type de milieu familial, les enfants grandissent et intègrent de façon inconsciente une mentalité criminelle silencieuse qui s'implante en eux sans qu'ils s'en rendent compte : celle du non-dit et de la banalisation du crime.

La psychologue ajoute que cette banalisation du crime est au cœur des relations des motards criminalisés et d'autres organisations criminelles. Par exemple, toi, tu travailles dans une banque ou une épicerie, moi, je travaille dans le crime. C'est tout. C'est mon job. Il n'y a souvent pas de sens moral envers les autres et très peu d'empathie pour les victimes et leurs proches.

La famille demeure le premier modèle d'apprentissage d'un enfant et les comportements culturellement appris laissent des empreintes dès la petite enfance. De plus, lorsque l'enfant prend conscience du choix de vie de son père, un sentiment de honte et de culpabilité s'installe en lui. S'installe également un conflit de loyauté entre l'amour éprouvé envers le parent aimé et le parent criminel (valeurs morales et sociales différentes).

En grandissant, l'enfant peut développer une résistance à l'autorité, perçue comme hostile et injuste. Alexandra a peut-être épousé très jeune une partie de ces valeurs inconsciemment, car elles étaient sa normalité.

Enfin, il faut ajouter que, dans certaines familles criminalisées, l'enfant peut admirer le parent criminalisé malgré ses gestes et ses démêlés avec la justice, car c'est le seul adulte proche en qui il ou elle a confiance véritablement. De plus, dans le cas d'Alexandra, le fait que sa mère était elle-même aux prises avec des difficultés

importantes à cette période a contribué à exacerber sa tendance à mettre toute sa confiance en son père, jusqu'à l'idolâtrer et le percevoir comme un « sauveur ». Autrement dit, les conflits vécus au quotidien avec un parent peuvent favoriser l'impression que l'autre parent, même criminalisé et incarcéré, est un bon gars, un bon père, jusqu'à le placer sur un piédestal.

TABLE DES MATIÈRES

Mot de l'autrice	7
Avant-propos	11
Prologue	15
Chapitre 1 : Née dans un monde de secrets	17
Chapitre 2 : Maurice avant « Mom »	37
Chapitre 3 : La carrière criminelle de Maurice « Mom » Boucher	53
Chapitre 4 : Un correspondant en prison	61
Chapitre 5 : Une relation parentale à travers un Plexiglas	87
Chapitre 6 : Catapultée dans un monde de vices	99
Chapitre 7 : La vie de « Mom » Boucher en prison... ..	109

Chapitre 8 : Le besoin de <i>thrill</i> qui surgit pour Alexandra	119
Chapitre 9 : Tout ce qui se dit au parloir reste au parloir. . .	129
Chapitre 10 : « Fais-le pour moi ».	139
Chapitre 11 : Accusée	155
Chapitre 12 : En prison à la maison	173
Chapitre 13 : Le verdict tombe	181
Chapitre 14 : La nouvelle à propos de son parent qu'aucun enfant ne veut recevoir	195
Épilogue	209
Conclusion	213
À mes enfants	217
Remerciements	221